

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Comprend du texte en anglais.
Pagination continue. |

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ORGANE DES INSTITUTEURS CATHOLIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

PARAISANT TOUS LES MOIS

VOL. VII.

MONTRÉAL, MARS 1889.

N° 11.

SOMMAIRE

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL (suite).—AUX INSTITUTEURS.—ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS: Érection de municipalités scolaires—Nominations diverses, etc.—Bureau des Examineurs catholiques de Montréal, Séance du 12 mars 1889.—**PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT:** Pensées sur l'Éducation—Les Minéraux—Exercices de mémoire et de récitation—Dictées élémentaires—Dictées d'orthographe usuelle—Difficultés orthographiques—Phrases à corriger, Corrections—Arithmétique.—**TRIBUNE LIBRE:** Necessity and Importance of acquiring correct English pronunciation.—L'Histoire.—**EXTRAIT** des délibérations de la commission administrative du fonds de pension des fonctionnaires de l'enseignement primaire—Variétés—Pensées diverses.—**CONDITIONS D'ABONNEMENT AU JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.—ANNONCES.**

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

Avis est donné par les présentes que les séances de ce Bureau auront lieu dorénavant le *deuxième mardi* des mois de *novembre, mars et juillet* de chaque année.

A. D. LACROIX,
Secrétaire.

Montréal, 1er février 1889.

Aux Instituteurs.

La quatre-vingt-neuvième Conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier aura lieu jeudi, le 30 mai prochain, à 7.30 heures du soir, et se continuera le lendemain, à 9.30 heures de l'avant-midi, au lieu ordinaire des séances.

Le sujet suivant sera offert à la discussion :

“L'importance et l'utilité de l'enseignement de l'hygiène étant reconnues, quelle est la méthode la plus pratique d'enseigner cette branche d'instruction dans nos écoles?”

Par ordre,

C. LEBLANC,
Secrétaire.

Montréal, 18 mars 1889.

ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 15 février dernier (1889), de détacher de la municipalité de “Saint-Donat,” dans le comté de Rimouski, les lots Nos 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121 et 122, du cadastre de la paroisse de “Saint-Donat,” et les annexer à la municipalité de “Saint-Joseph de Lepage,” dans le même comté, pour les fins scolaires.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 15 février dernier (1889), de détacher de la municipalité scolaire de “Wendover et Simpson,” dans le comté de Drummond, la moitié sud-ouest des lots Nos 1 et 2 du 1er rang du canton de Wendover, et la moitié sud-ouest des lots Nos 1, 2 et 3 du 1er rang du canton de Simpson, dans le même comté; de plus, détacher de la municipalité scolaire du canton de Grantham, dans le dit comté de Drummond, les lots Nos 1 et 2 du 2ème rang du canton de Grantham, et de les

annexer, pour les fins scolaires, à la ville de "Drummondville," dans le susdit comté.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 9 février dernier (1889), que la municipalité scolaire composée des cantons de Salaberry et de Grandison, comté de Terrebonne, érigée en municipalité scolaire par arrêté en conseil du 2 septembre 1880, de déclarer que la dite municipalité soit connue sous le nom de "Saint-Jovite," sans que toutefois l'appellation donnée à cette municipalité jusqu'ici, soit illégale.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 21 février dernier (1889), de nommer MM. Liguori Morin, Pierre Dancause, Joseph Bernier, fils de Jacques, Joseph Mercier et Anselme Caron, commissaires d'écoles pour la nouvelle municipalité de "Saint-Marcel," dans le comté de l'Islet.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

A V I S.

Demande d'érection de municipalité scolaire. (Statuts Refondus de Québec, article 1973).

Détacher de la municipalité de Saint-Raymond, dans le comté de Portneuf, tout le territoire qui forme actuellement l'arrondissement numéro un, de la dite municipalité, et l'ériger en municipalité séparée sous le nom de "Village Saint-Raymond."

GÉDÉON OUMET,

Surintendant.

Québec, le 23 février 1889.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 22 février dernier (1889), de nommer M. Nazaire Joly, commissaire d'écoles pour la municipalité de "Peterborough," dans le comté de Maskinongé, en remplacement de M. François Boudreau, qui a quitté la municipalité.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

A V I S.

Demande de délimitation de municipalités scolaires en vertu des 51-52 Vic., ch. 36.

Détacher de la municipalité scolaire de "Sainte-Dorothée, No 2," dans le comté de Laval, le lot No 35 et partie nord du lot No 33, le lot No 31, et le lot No 30, et les annexer à la municipalité scolaire connue sous le nom de "Haut de Saint-Martin," dans le même comté.

DEMANDE D'ÉRECTION DE MUNICIPALITÉ.

(Statut refondus de Québec, art. 1973.)

Eriger en municipalité scolaire :

1° La partie des trois premiers rangs du canton de Shenley comprise entre le canton de Dorset et la ligne qui sépare le 24^e lot du 25^e dans le dit canton Shenley ;

2° La partie des trois premiers rangs du dit canton de Dorset comprise entre la ligne qui sépare le 20^e lot du 21^e et le dit canton de Shenley ;

3° La partie des quatre premiers rangs du canton de Jersey comprise entre le canton de Marlow et le chemin appelé "grande ligne" dans le dit canton de Jersey, puis la partie des trois premiers rangs du même canton comprise entre la dite grande ligne et le seizième lot du premier rang et le lot A des second et troisième rangs d'icelui canton.

Que l'ordre en conseil du 19 septembre 1876 érigeant la municipalité scolaire de "Jersey" soit rescindé et que le territoire sus-décrit soit et forme une municipalité scolaire sous le nom de "Saint-Martin de Jersey", dans le canton de Beauce, sans altérer les procédures qui ont eu lieu sous le nom de Jersey.

Québec, 5 mars 1889.

GÉDÉON OUMET,

Surintendant.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Avis de demande d'annexion de municipalité.

De détacher les lots 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26 du 16^{ème} rang du canton de Hull, comté d'Ottawa, de la municipalité scolaire de Pointe-à-Gatineau, et de les annexer à la municipalité scolaire de Saint-Etienne de Chelsea, comté d'Ottawa.

Et de détacher les lots 9, 8, 7, 6, 5 a, 5 b, 5 c, d 5, 4 b et 4 c, dans le premier rang du canton de Wakefield, comté d'Ottawa, de la municipalité scolaire de Pointe-à-Gatineau, même comté, et les annexer à la municipalité scolaire de Wakefield, dans le même comté.

(Signé) GÉDÉON OUMET,

Surintendant.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

A V I S.

Délimitation de municipalités scolaires.

(Statuts Refondus de Québec, art. 1973).

Détacher de la municipalité scolaire de "Notre-Dame des Anges de Stanbridge," dans le comté de Missisquoi, les lots suivants, appartenant à des catholiques romains, portant les

numéros du cadastre du Township de Stanbridge, savoir : — 103, 104, 118, 119, 121, 130, 132, 133, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155 et 156, dans le dixième rang; et les numéros 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 95, 96 et 97, dans le onzième rang du dit township: appartenant à MM. Moïse Gosselin, Léandre Gosselin, Albert McLeod, Etienne Fausse, Alfred Rhéaume, Joseph Audette, Julien Campbell, Edouard Tremblay, J. B. Demers, Simoloff Molleur, J. B. Duchesneau, Prisque Cloutier, Joseph Cyr, Pierre Lagacé, Alexis Tougas, Joseph Thérien, James Bessette, Mme George Irwin, et les lots suivants portant les numéros du cadastre de la seigneurie de Noyan: 161, 162, 163, 358 et 359, appartenant à MM. Joseph Audette, Alfred Rhéaume, James Bessette et Prisque Cloutier, et annexer les lots susdits à "Saint-Damien de Bedford," dans le même comté de Missisquoi, pour les fins scolaires.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

AVIS.

DEMANDE D'ÉRECTION DE MUNICIPALITÉ SCOLAIRE.

(Statuts Refondus de Québec, article 1973.)

Ériger en municipalité scolaire, sous le nom de "Saint-Prospér," la municipalité du canton de Watford Ouest, dans le comté de Dorchester, avec les mêmes limites qui lui sont assignées par l'ordre en conseil No 490, en date du vingt-six septembre 1887, approuvant la résolution du conseil municipal du comté de Dorchester, du 23 juin 1886, qui détermine les limites de la municipalité de Saint-Léon de Standon et érige la municipalité du canton de Watford Ouest.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

MEMBRES DU BUREAU:

MM. l'abbé L. W. Leclair, président;
U. E. Archambault, vice-président;
L'abbé S. Rouleau,
L'abbé J. Quinlivan,
F. X. Valade,
W. Fahey,
A. D. Lacroix, secrétaire.

• Séance du 12 mars 1889.

MEMBRES PRÉSENTS :

MM. U. E. Archambault, vice-président;
F. X. Valade,
W. Fahey,
A. D. Lacroix, secrétaire.

CANDIDATS BREVETÉS.

ÉCOLE MODÈLE.

1^{re} Classe.

Dlles Virginie Michaud, français.
Mary Jane O' Sullivan, anglais.

ÉCOLE MODÈLE

1^{re} Classe.

Delles Victoria Landry, français
Annette Plamondon, "

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE.

1^{re} Classe.

MM. Maurice Cabias, français.
Arsène Hervé, "
Delles Elisabeth Lefebvre, 1^{re} classe fran-
[çais et 2^o classe anglais.
Malvina Mayre, français.
Julia Ouellet, "
Mary Murphy, anglais.
Marie Azélie Coutu, français.
Adélia Perreault, "
Joséphine Perreault, "
Corinne Vaillancourt, "
Elizabeth Cahill, 1^{re} classe anglais et
[2^o classe français.
Marie Elisabeth Gaudet, français.
Mary Jane Rowan, anglais.
Adéline Lesage, "
Anna Elisabeth Campion, "
Eveline Léveillé, français.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE.

2^e Classe.

M. Amédée Girard,	anglais.
Delles Elisabeth Bisailon,	français
Hermine Lanciault,	"
Philomène Sophronie Primeau,	"
Marie Bertrand,	"
Arthémise Desroches,	"
Edwige Leroux,	"
Noémi Grandmaison,	"
Denise Rochon,	"
Luména Fontaine,	"
Marie Anne Lamoureux,	"
Marie Hermine Marcotte,	"
Éléonore Boileau,	"

	Candidats qui ont réussi.	Candidats qui ont failli.	Total.
Ecole élémentaire	29	14	43
Ecole modèle.....	4	9	13
Totaux.....	33	23	56

ÉPREUVES ÉCRITES.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE.

DICTÉE FRANÇAISE.

LA FORTUNE ET L'ÉCOLIER.

Nous accusons souvent le sort des sottises que nous avons faites.

Un écolier s'était imprudemment étendu sur la margelle d'un puits extrêmement profond, et bientôt il s'y était endormi tout à fait. Généralement à cet âge, tout peut servir de lit et de matelas : les enfants dorment bien partout. Certainement, en pareille circonstance, un honnête homme serait tombé du haut en bas et se serait tué probablement. Heureusement la Fortune vint à passer par là. Cette déesse, que les hommes ont si souvent accusée injustement d'inconstance et même de caprice, éveilla doucement notre étourdi : "Cher enfant, lui

dit-elle, j'arrive fort à propos pour vous sauver d'un grand danger ; mais je vous conseille d'être dorénavant plus sage. Certes, si vous étiez tombé dans le fond de ce puits, vos parents se seraient empressés de s'en prendre à moi-même, et cependant vous avouerez franchement que j'aurais été bien innocente du malheur qui les aurait frappés. Les caprices que l'on m'attribue journellement ne sont-ils pas étrangers à l'imprudence que vous avez sottement commise ?" A ces mots, la Fortune s'éloigna. Pour moi, j'approuve hautement les réflexions que fit la déesse aveugle ; ordinairement il n'arrive rien ci-bas qu'elle ne doive en répondre ; nous la faisons responsable de tout ; quelles que soient * les aventures qui nous arrivent, elle en est tout de suite accusée. Quelqu'un est-il sot, étourdi, prend-il mal ses mesures ? Il s'imagine en être quitte en accusant la Fortune des sottises qu'il a faites ou des étourderies qu'il a commises ; si l'on veut bien nous croire, elle a toujours tort.

* Règle de syntaxe expliquée aux candidats.

DICTÉE ANGLAISE.

THE BEE-HIVE.

Nature affords but few more striking evidences of the wisdom and the goodness of the Creator, than may be observed in the labors of bees. The observer is at a loss which to admire most, the wonderful manner in which these insects are adapted to their circumstances, or the unity, industry, loyalty, and sagacity which prevail among them.

When they begin to work in their hives, they divide themselves into four companies ; one of which roves the fields in search of materials ; another employs itself in laying out the bottom and partitions of their cells ; a third is employed in smoothing the walls ; and the fourth company brings food for the rest, or re-

lieves those who return with their respective burdens.

But they are not kept constantly at one employment ; they often change the tasks assigned them ; those that have been at work, being permitted to go abroad, and those that have been in the fields take their places.

They seem even to have signs by which they understand each other ; for when any of them wants food, he holds out his trunk towards the bee from which he expects it. The latter, understanding the desire of his companion, immediately deposits for his use a small quantity of honey. Their diligence and labor are so great that in a few days they are enabled to make cells sufficient for several thousand bees. In the plan and formation of these cells they display a wonderful sagacity.

ARITHMÉTIQUE.

I. Quel est le montant de la facture suivante ?

3 verges de soie	à \$4.40	= \$13.20	
3½ " " satin	" 3.40	11.90	
6 " " coton	" .12½	.75	
10½ " " ruban	" .65	6.82½	
15½ " " dentelle	" .18	2.83½	
	Rép.	\$35.51	

II. Une personne dépense le ⅓, les ⅔ et le ¼ de son argent, après quoi il lui reste \$119 ; combien d'argent avait-elle d'abord ?

Réponse : \$840.

Solution :

$$\frac{1}{3} + \frac{2}{5} + \frac{1}{8} = \frac{40+48+15}{120} = \frac{103}{120}$$

$$\frac{120}{120} - \frac{103}{120} = \frac{17}{120}, \quad \frac{17}{120} = \$119,$$

$$\frac{1}{20} = \frac{119}{17}, \quad \frac{120}{120} = \frac{119}{17} \times 120 = \$840.$$

ÉCOLE MODÈLE.

DICTÉE FRANÇAISE.

LE CRATÈRE DU VÉSUVÉ.

Qu'on se figure un bassin d'une demi-lieue de tour et de trois cents pieds de profondeur, qui va s'élargissant en forme d'entonnoir. Ses parois intérieures, ses bords même sont sillonnés par le fluide des feux qu'a contenus ce bassin et qu'il a versés au dehors. Des rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris mêlés à une pâte de cendres recouvent l'abîme. Ce fond du bassin présente l'image d'un péle-mêle, d'un chaos indescriptible ; il est labouré de mille manières, excepté les parties où sont creusées les bouches nouvellement ouvertes. A vingt centimètres de profondeur sous la surface, les cendres sont encore toutes brûlantes. La couleur générale du gouffre est celle des charbons quand on les a éteints. Mais que de grâces la nature n'a-t-elle pas répandues sur ces objets, quelque horribles qu'ils soient ! Les laves, en quelques endroits, se sont peintes des nuances de l'arc-en-ciel ; les blocs de granit, quelle qu'ait été la force du feu qui les a tordus, se sont gracieusement recourbés à leurs extrémités comme des palmes et de feuilles d'acanthé. Les matières volcaniques, refroidies sur les rocs mêmes autour desquels elles se sont répandues, forment çà et là des rosaces, des girandoles et des rubans, elles affectent des figures de plantes et d'animaux, elles imitent même les dessins variés que l'on découvre dans les agates.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Lettre d'un jeune fille à son amie pour lui annoncer qu'une maladie cruelle a enlevé subitement son père à l'affection de sa famille.

Son éducation et ses relations sociales la plaçaient dans la première société ;

La mort prématurée de son père ne lui a pas permis de régler ses affaires et l'a laissée dans une position voisine de la misère.—Son éducation soignée lui permet de se mettre dans l'enseignement et de gagner sa vie honorablement.

Réflexion sur la position de l'institutrice, qui est bien humble, très peu appréciée, mais dans laquelle on peut rendre les plus grands services à la société et à la religion.

DICTÉE ANGLAISE.

BLANCHE OF CASTILE.

Blanche was the daughter of Alphon-sus IX, King of Castile, and of Eleanor of England. From her childhood she displayed great firmness of character, and an austerity of manners far beyond her age. She was married at the age of thirteen to the young prince Louis, eldest son of Philip Augustus, and who afterwards reigned under the title of Louis VIII. This union, which took place on the 23 rd of May, 1200, was one of the conditions of the peace concluded the same year between this monarch and the king of England, uncle to the bride.

She was conducted to Normandy, where the marriage took place with a magnificence worthy of the three kingdoms interested in this alliance. Every fête and amusement then in vogue was inaugurated in honor of the occasion; but the two betrothed were their most beautiful and graceful ornament. They were of the same age, and gifted with every quality which could attract the esteem and love of those who surrounded them.

The most flattering eulogy has been pronounced on them, that they lived together for twenty-six years without a single disagreement.

But the wit and wisdom of Blanche were no less remarkable than her beauty and nobleness of character; so that

her father-in-law, the king, would often consult her, and pay the greatest deference to her advice; and so great was the ascendancy she acquired over her husband, that he would insist on her presence in the council-chamber, and even on his military journeys.

COMPOSITION ANGLAISE.

SUJET: *St. Patrick's Day.*

ARITHMÉTIQUE.

1. Une certaine somme placée à 4% d'intérêt a produit £427-10 en trois ans; quelle était cette somme?

Réponse: £3562-10.

Solution:

$$£427-10 \times \frac{100}{4 \times 3} = £3562-10.$$

II. Un homme achète pour \$6210 de grain. Il donne $\frac{1}{3}$ de cette somme pour du blé à \$1.25 le minot; $\frac{1}{4}$ pour de l'avoine à 75 cts, et le reste pour de l'orge à \$1.12 $\frac{1}{2}$; Combien de minots de chaque sorte de grain a-t-il achetés?

Réponse: 1656 minots de blé.

2070 " " avoine.

2300 " " orge.

Solution:

$$\begin{aligned} \frac{1}{3} \text{ de } \$6210 &= 2070, & 2070 \div \$1.25 &= 1656 \\ \frac{1}{4} \text{ " } \$6210 &= 1552.50, & 1552.50 \div .75 &= 2070 \\ \frac{1}{2} \text{ " } \$6210 &= 2587.50, & 2587.50 \div \$1.12\frac{1}{2} &= 2300 \end{aligned}$$

PREUVE:

$$\begin{array}{r} 1656 \text{ minots à } \$1.25 = \$2070.00 \\ 2070 \text{ " " } .75 = 1552.50 \\ 2300 \text{ " " } 1.12\frac{1}{2} = 2587.50 \\ \hline \$6210.00 \end{array}$$

ALGÈBRE.

I. Divisez $24a^2 b - 12a^3 c b^2 - 6ab$ par $-6ab$.

Réponse: $-4a + 2a^2 c b + 1$.

Solution :

$$\begin{array}{r}
 24a^2 b - 12a^3 c b^2 - 6 a b \quad | \quad -6 a b \\
 \underline{24a^2 b} \qquad \qquad \qquad \quad -4a + 2a^2 c b + 1 \\
 -12a^3 c b^2 \\
 -12a^3 c b^2 \\
 \hline
 -6a b \\
 -6a b.
 \end{array}$$

II. Après avoir perdu le $\frac{1}{4}$ et le $\frac{1}{5}$ de mon argent, il me reste 66 guinées. Combien avais-je d'abord ?

Réponse : 120 guinées.

Solution :

x = somme primitive

$$\frac{x}{4} + \frac{x}{5} = \text{somme perdue.}$$

$$\frac{x}{4} + \frac{x}{5} + 66 = x$$

$$5x + 4x + 1320 = 20x$$

$$9x - 20x = -1320$$

$$11x = 1320$$

$$x = 120.$$

MESURAGE.

I. Les côtés de trois carrés ont 3 pieds, 4 pieds et 5 pieds ; quelle est la longueur du côté d'un carré égal aux trois autres carrés en superficie ?

Réponse : 7.07 pieds.

Solution :

$$3 \times 3 = 9, \text{ surface du 1er carré}$$

$$4 \times 4 = 16, \quad \text{“} \quad \text{“} \quad \text{2e} \quad \text{“}$$

$$5 \times 5 = 25, \quad \text{“} \quad \text{“} \quad \text{3e} \quad \text{“}$$

$$9 + 16 + 25 = 50, \text{ surface du grand carré}$$

$$\sqrt{50} = 7.07.$$

II. Quelle est la surface d'un bassin elliptique qui serait inscrit dans un rectangle de 30 verges de base sur 20 verges de hauteur ?

Réponse : 471.24 verges carrées.

Solution :

$$30 \times 20 \times .7854 = 471.2400 \text{ verges carrées.}$$

A. D. LACROIX,

Secrétaire.

ECOLE MONTCALM, }
ou
146, St-André. }

PEDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT.

PENSÉES SUR L'ÉDUCATION.

L'éducation se commence au berceau de l'enfant qui vient de naître, et qui déjà révèle sa petite nature rebelle et mauvaise par des caprices qu'il faut dompter. C'est donc la femme qui est la première institutrice de l'homme. C'est elle qui est le premier instrument de son éducation ; et peut-être en est-elle encore le dernier.

—On ne sait pas assez ce que la femme a d'empire réel sur l'humanité...

Et aussi l'éducation la plus malheureuse est celle où ne s'aperçoit aucune trace de cette autorité de la femme, qui tempère les passions fougueuses par l'affection, et répand sur la société humaine un aspect de condescendance mutuelle, qui est tout le caractère extérieur de la civilisation. (LAURENTIE.)

Peu d'enfants précoces ont réalisé dans l'avenir les promesses de leur enfance. L'homme veut être cultivé longtemps. Pic de la Mirandole, dont on parle trop, fut un grand prodige à dix-huit ans. A soixante, il eût peut-être été un homme vulgaire. Remarquez que l'admiration que l'on témoigne aux maturités hâtives se modifie singulièrement suivant le progrès des années. Il y a de l'indulgence dans l'admiration pour le premier âge ; il y a de la sévérité dans l'admiration pour l'âge avancé. Ce qui passe pour merveilleux dans un enfant serait peu apprécié dans un homme fait ; et même,

il arrive que les natures forcées ne vont guère au delà des premiers miracles qui font trépigner de joie. (IDEM.)

Les Minéraux.

Septième leçon : LE SOUFRE.

Le soufre est un minéral dont vous avez plus d'une fois entendu prononcer le nom, mais dont les propriétés ne vous sont guère connues ; le voici. Quels en sont les caractères ? — Il est solide, jaune, inodore, insipide, fragile. (Faire découvrir ces caractères.) — N'est-il pas aussi brillant ? — Oui, mais son *éclat* n'est pas le même que celui des corps que nous avons étudiés. — Quelles différences voyez-vous ? — L'éclat du soufre est faible, un peu gras. — Cet éclat s'observe dans les résines des pins, des sapins, la colophane, etc. ; c'est ce qui fait dire que le soufre possède l'éclat *résineux*. — Serrez légèrement dans la main les fragments que je vous ai distribués et observez ce qui va se produire. — Ils font entendre des craquements. — On désigne cette propriété sous le nom de *cri du soufre**. — Voici une autre expérience : je frotte vivement le minéral contre une étoffe de laine et je le promène ensuite au-dessus de ces petits fragments de papier. — Les morceaux de papier sautillent et viennent se fixer sur le soufre. — Ce phénomène nous montre, mes enfants, que la substance s'est électrisée par le frottement. Ne connaissez-vous pas d'autres matières qui peuvent ainsi s'électriser ? — Le caoutchouc, l'ambre, la cire à cacheter. — Soumettons maintenant le soufre à l'action de la chaleur ; en voilà des fragments dans un petit tube de verre que

* Le cri du soufre est dû à son faible pouvoir conducteur ; les couches extérieures, échauffées au contact de la main, se dilatent plus que les couches profondes dont elles se séparent en éclatant ; aussi le soufre ainsi traité devient friable.

je place, en ayant soin de l'agiter fréquemment, sur la flamme d'une lampe à alcool. — Le soufre se transforme en un liquide de couleur d'ambre*. — Quelle est cette propriété ? — Le soufre est fusible. — Quelle différence faites-vous entre fusible et soluble ?... — Un corps est fusible quand il devient liquide sous l'action de la chaleur, etc. — Monsieur, le soufre que vous continuez à chauffer brûle ; il est devenu tout brun. — Non, mes amis, il ne brûle pas ; il a la propriété de brunir et de s'épaissir à mesure qu'on le chauffe. Voyez maintenant, il bout (à 440°) comme ferait l'eau, et ses vapeurs, en se condensant dans la partie supérieure du tube, redeviennent du soufre jaune. Laissons refroidir le tube*. Le liquide s'éclaircit peu à peu et il redevient jaune en se solidifiant. — Monsieur, le soufre n'est-il pas combustible ? — Nous allons nous en assurer, approchons une allumette d'un de ces fragments. — Il s'enflamme en projetant de petites étincelles bleues ; la fumée qui se répand dans la classe a une forte odeur d'allumette brûlée. — Nous connaissons maintenant les principaux caractères du soufre, vous allez les résumer. — Le soufre est solide, jaune, etc. — On trouve le soufre en abondance dans les régions volcaniques (environs de Naples, Sicile, Islande) ; les exploitations s'appellent *solfatares*. Le minéral est livré au commerce sous deux formes : en baguettes coniques (*canons*) et en fine poussière (*fleur*). — On en consomme annuellement des quantités prodigieuses dans la fabrication des allumettes, de la poudre, de l'acide sulfurique (vitriol), pour le soufrage de la vigne, etc. — Les fumées du soufre brûlé (acide sulfureux) servent à éteindre les feux de

* L'expérience doit se faire avec précautions, sinon le soufre brunit avant d'être complètement fondu.

* Quand le soufre est vers 222°, si on le laisse couler dans l'eau froide, il reste brun et conserve sa plasticité (soufre mou).

cheminée, tuer les parasites, blanchir
les tissus de laine et de soie, la paille,
etc. T. J.

Exercices de mémoire et de récitation

I

LES TROIS PURISTES.

"Enfin Mostaganem et Blidah sont à nous;
Peuz à peuz le bédouin tombera sous nos coups."
Disait un vieux troupier, connu par son courage.
Son camarade, affectant l'érudit :

"T'es dans l'erreur, mon brave, à l'endroit du
[langage.]
Ce n'est pas *peuz à peuz*, c'est *peut à peut* qu'on
[dit.]

—Que non.—Que si.—T'as tort.—Raison sans
[contredit.]

—Voici le caporal, tiens, prenons-le pour juge,
Et que la palme reste à qui sa voix l'adjudge."

L'autre arrive : "Cessez de grâce vos débats ;
Votre science est trop mal inspirée.

Moi, j'ai tant lu don Quichotte et Gil-Blas...
Dites donc : *peuh à peuh*, car l'*h* est aspirée."

LAYET.

II

LA PETITE FILLE ET SON CHAT.

Venez ici, Minet ; il faut que je vous gronde :
Avancez près de moi.

On dit que sans pitié vous griffez tout le monde ;
C'est très joli, ma foi !

D'où venez-vous encore avec cet air sauvage
Et ce poil hérissé ?

Avez-vous de souris fait un nouveau carnage ?
Arrivez-vous blessé ?

Ou bien, sur mes cahiers répandant l'écritoire,
Auriez-vous en courant

Tracé, dans ses détours, une rivière noire
Sur mon beau papier blanc ?

Voyons, répondez-moi, je suis douce personne,
Dites-moi vos méfaits.

Je ne gronderai pas, Minet, je vous pardonne
Ces terribles forfaits.

Hé quoi ! pas un regard, pas même une caresse !
Vous êtes un sournois :

Moi qui vantais partout vos tours de gentil-
[lesse,]
Votre joli minois.

Que vois-je près de vous rouler dans la pous-
[sière !]

Ciel ! mon oiseau chéri !
Quoi ! vous avez tué d'une dent meurtrière
Mon charmant favori ?

Celui qui m'égayait de son gentil ramage,
Dont vous étiez jaloux,
A péri tristement enlevé de sa cage !
Ah ! c'en est fait de vous !

Allez, ce trait cruel vous ravit ma tendresse !
Je voulais pardonner ;
Mais mon cœur, attristé de votre humeur trai-
[tresse,
Dit qu'il faut condamner.

Fuyez, fuyez bien loin, redoutez ma présence ;
Je ne veux plus vous voir,
Et de ne plus juger sur l'apparence
Je me fais un devoir.

M^{lle} Isabelle RODIER.

III

LA VISION DE SAINTE ANNE.

LÉGENDE.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

Or, sainte Anne habitait Nazareth en Judée ;
Par la main du Seigneur, à son insu, guidée,
Elle élevait alors, dans la crainte du mal,
Grandissant à la fois en vertu, en stature,
La fille, blonde enfant à l'aspect virginal.
Marie était son nom ; elle était belle et pure,
Et sous ses longs cheveux aux reflets chatoyants
Elle semblait voiler l'éclat de ses quinze ans.
Un matin, l'aube à peine éveillait là nature ;
Sous l'odorant abri d'un rosier, blanc de fleurs,
Le front penché, suivant de ses regards songeurs,
Le fil léger glissant entre ses doigts habiles,
Marie était assise au seuil de sa maison.
— Au loin, un gai soleil dorait les champs fer-
[tiles,

Car on était au jour de la chaude saison ;
Et la vierge naïve, au travail assidue,
D'un fin tissu de lin brodait les plis soyeux,
En murmurant tout bas, d'une voix ingénue,
Un chant nazaréen, un cantique pieux,
Du Fils de Jehovah prédisant la venue.....
Et son âme charmée enviait le bonheur
De tous ceux qui vivraient à ce moment suprême,
Recevant le salut de ce jeune Sauveur,
Né du sang de David, — aussi bien qu'elle-même !
Et sa main s'arrêta....—Mais sainte Anne qui vit
Sa fille tout à coup rester inoccupée,
Sans prononcer un mot, tendrement lui sourit,
Et lui rendit l'aiguille à ses doigts échappée.....

* *

" O mère, — dit l'enfant, — oh ! qu'il est doux
[d'aimer,
" De louer le Seigneur et d'être sa servante !
" Donner son âme à Dieu ! — Quel vœu peut-
[on former
" Qui soit plus beau ?..... jamais !. Une
[larme brillante,
Chaste perle d'amour, sur sa joue apparut.....
Et sainte Anne aussitôt, par un miracle étrange,

Dans les airs embaumés crut voir passer un
[ange
Qui, prenant cette larme, au ciel bleu disparut...
Surprise, contemplant Marie encor pensive,
Elle vit resplendir autour de ses cheveux,
Un nimbe éblouissant..... et la mère craintive
Comprit que l'Éternel sur Elle avait les yeux !

* *

Alors prenant le voile, ouvrage de Marie,
Et de baisers furtifs couvrant son blanc tissu,
Elle le déploya sur la tête chérie
De sa fille à genoux : — Trésor que j'ai reçu
" Comme un don précieux, mon enfant, sois
[bénie !"
— Dit-elle en soupirant. — " Je te rends au Sei-
[gneur,
" Car je lis l'avenir, c'est toi qu'il a choisie !
" Chaste Vierge, bientôt Mère de mon Sauveur,
" Je vois ton Fils vainqueur aux morts porter
[la vie ! —
" Mais, hélas !..... que de pleurs couleront de tes
[yeux !.....
" Pleurs sacrés, pleurs sans prix, que les anges
[joyeux,
" Comme ou sème des fleurs, sèmeront sur la
[terre,
" Pour y faire germer le dévouement austère,
" L'inaltérable foi, le radieux espoir,
" Et la divine paix, compagne du devoir.
" Je te salue, Enfant, Rose ici-bas cueillie
" Pour embaumer les cieux ! Mon âme reste unie
" A ton sort éclatant ; — grâce à toi désormais,
" L'univers bénira la Mère de Marie :
" Parmi les bienheureux je prends place à ja-
[mais !"
Et l'enfant, s'abîmant dans le mystère immense,
Levant son regard pur, vit les cieux s'entr'ouvrir :
Et les anges, émus devant son innocence,
Chantant : " Alléluia !... Le paradis commence :
" Les temps sont accomplis, Jésus-Christ va
[venir !"

(L'Apostolat des Enfants de Marie.)

DICTÉES ÉLÉMENTAIRES.

DU PARTICIPE PASSÉ.

I

Chaque condition a ses dégoûts ; à
chaque état sont attachés des amertumes
(attachées). — La place qu'on a proposé à
votre ami, et qu'il n'a pas voulu accepter,
m'aurait bien convenu (proposée, voulu,

convenu). — Nulle autre religion que la
nôtre n'a remarqué que l'amour-propre
fût un péché, ni que nous y fussions né,
ni que nous fussions obligé d'y résister
(remarqué, nés, obligés). — La femme de
Loth, épouvanté du bruit qu'elle enten-
dait derrière elle, se retourna, et fut
changé en une statue de sel (épouvantée,
changée). — Nous voudrions que les places
et les dignités fussent disposé à notre gré ;
que nos conseils réglassent la fortune
publique ; que les faveurs ne tombassent
que sur ceux à qui notre suffrage les
avait destiné, que les événements publics
ne fussent conduit que par les mesures
que nous avons nous-mêmes choisi (dis-
posées, destinées, conduits, choisies). — Com-
bien de fins pleines de sagesse le Créa-
teur du monde ne s'est-il pas proposé en
couvrant de forêts une partie de notre
globe (proposées) ! — Les nations ont un
progrès comme les hommes ; quand leurs
lisières sont tombé, elles ne retournent
pas à l'enfance (tombées). — Je ne voulus
point commencer à rejeter tout à fait au-
cune des opinions qui s'étaient pu glisser
autrefois en ma créance sans y avoir été
introduit par la raison (pu, introduites). —
Ils se sont nuï au lieu de s'aider (nuï). —
La pauvre mère était entouré de sa famille
lorsqu'elle s'est endormi de son dernier
sommeil (entourée, endormie). — Combien
d'hommes on a laissé séduire par de per-
nicieuses doctrines, faute d'un conseil
donné en temps utile (laissé, donné) ! — Ils
se sont endormi tous deux pleins de vie,
et ne sont éveillé qu'entre les bras de Dieu
(endormis, éveillés). — Les Grecs se sont
moins illustré par les conquêtes de leurs
généraux, que par les ouvrages qu'ont
produit leurs poètes et leurs artistes (illus-
trés, produits). — Le peu d'écrits qu'il a
laissé sont le fruit des méditations su-
blimes et profondes qui lui faisaient ou-
blier ses douleurs (laissés). — Charles V
reconquit presque toutes les provinces
que les Anglais avaient enlevé à la France
(enlevées). — Les pleurs que je lui avais

coûté semblaient avoir sillonné ses joues
(coûtés, sillonné).

II

Il en est beaucoup dont la vie, *commencé* dans le luxe, s'est *terminé* dans l'indigence (*commencée, terminée*).— Les bêtes féroces qu'on est *parvenu* à apprivoiser retiennent toujours quelque chose de leur naturel (*parvenu*).—

Que de gens par la haine et l'orgueil *séparé*,
Vivraient fort bons amis s'ils s'étaient *rencontré*!

(*séparés, rencontrés*).— L'amour maternel donne à l'âme d'une femme la force que la nature a *refusé* à son corps (*refusée*).— La raison, une fois *sorti* des limites qui lui sont *assigné*, ne trouve plus rien qui puisse l'arrêter (*sortie, assignées*).— Combien de gens s'imaginent qu'ils ont de l'expérience par cela seul qu'ils ont *vieilli* (*vieilli*)!— Les grandes chaleurs ont *gercé* la terre (*gercé*).— Vous perdrez la confiance de vos amis sans les avoir *rendu* ni meilleurs ni plus habiles (*rendus*).— Les lumières se sont *éteint*, et les chanteurs se sont *arrêtés* tout court (*éteintes, arrêtés*).— La vertu tire sa gloire des persécutions qu'elle a *enduré*, comme un drapeau tire son lustre des déchirures que lui ont *fait* les balles et les boulets (*endurées, faites*).— Mais le Dieu de clémence, dont je suis le ministre, m'ordonne d'user, envers vous, de l'indulgence que vous n'avez pas *eu* pour elle (*eue*).— Les rois sont ordinairement *appelé* les dieux de la terre (*appelés*).— Les bontés que vous m'avez *fait* sentir, me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre (*fuit*).— Nous sommes *tenté* par les passions, et *retenu* par la conscience (*tentés, retenus*).— Les larmes des malheureux sont des larmes de sang qui souvent se sont *élevé* du fond du cœur (*élevées*).— Je ne croirais pas que les choses se fussent *passé* de la sorte, si des personnes graves ne l'attestaient (*passées*).— Les pierres dures, *dît* siliceuses, sont encore loin d'être bien *connu* (*dites, con-*

nues).— Les profondeurs de la terre ont été *sondé* (*sondées*).— La première faute de l'homme fut de se révolter contre son Créateur, et d'employer, pour l'offenser, tous les avantages qu'il en avait *reçu* (*reçus*).

III

Si j'avais été *surpris*, quels traitements n'aurais-je point *essuyé* (*surpris, essuyés*)!— Combien de fois, *parvenu* au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons *vu* la foudre serpenter au-dessous de nous (*parvenus, vu*)!— Durant la campagne, les ennemis se sont *tenu enfermé* dans leurs places; et c'est pendant cette campagne que s'est *livré* la bataille dont vous parlez (*tenus, enfermés, livrée*).— Quelque honte que nous ayons *mérité*, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation (*méritée*).— L'intérieur de la terre étant *rempli* de feu, il fallait nécessairement qu'il y eût des volcans, parce que ce sont les soupiraux au moyen desquels l'action du redoutable élément est *affaibli* et *rompu* (*rempli, affaibli, rompue*).— On peut comparer Vespasien à Auguste: tous les deux remplirent les hautes espérances qu'on en avait *conçu* (*conçues*).— L'emploi du fer et plusieurs des métiers de première nécessité, depuis longtemps *connu* dans les parties les plus *reculé* du vieux monde, étaient *ignoré* des Américains. Cependant, si leurs pères les eussent *possédé*, les générations suivantes ne les auraient pas *laissé* perdre; et l'on a droit de conclure que les tribus américaines avaient *quitté* la terre de leurs aïeux avant que ces précieuses découvertes y fussent généralement *connu* (*connus, reculés, ignorés, possédés, laissé, quitté, connues*).— Les écrivains français les plus célèbres, les Montaigne, les Fénelon, les Dupanloup, etc., se sont beaucoup *occupé* de l'éducation des enfants (*occupés*).— Quelques-uns ont *pris* l'intérêt de Narcisse, et se sont *pléint* que j'en eusse *fuit* un très méchant homme

(pris, plaints, fait).— Toute autre nation que les Romains se serait *laissé* abattre par les victoires rapides des Carthaginois (*laissé*).— Quand on songe aux autorités sans nombre que Montesquieu a *consulté*, à la masse de matériaux épars qu'il a *rassemblé*, à la multitude de connaissances qu'il a *réuni*; quand on songe à la difficulté qu'il a *éprouvé* ensuite pour faire de ces matériaux un édifice régulier, on ne sait lequel on doit admirer le plus, ou son génie ou son courage (*consultées, rassemblée, réunie, éprouvée*).— Partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité que les hommes ont *négligé* de suivre (*négligé*).— Les éloges que sa conduite généreuse lui a *valu* n'ont point *diminué* sa modestie (*valu, diminué*).

J.-O. C.

DICTEES D'ORTHOGRAPHE USUELLE.

I. LES LUTTEURS JAPONAIS.

Les divers apprêts de la lutte furent d'une longueur interminable. Jamais, malgré l'assistance de leurs camarades, les nobles athlètes ne trouvaient leur ceinture assez serrée, leur coiffure assez ramassée sur la nuque, leur tablier assez dignement assujéti sur les hanches. Et puis il leur fallait passer en revue toutes les articulations de leurs bras et de leurs jambes, les faire craquer l'une après l'autre, s'étirer les membres aux bourrelets de paille suspendus au bout de grosses cordes qu'on avait attachées au plafond. Enfin, le son d'une caisse retentit au sommet de la cage en bois qui s'élevait au-dessus du grand portail. La tumultueuse impatience de la foule fit place au recueillement, car on n'attendait rien moins qu'une apparition prodigieuse telle que la représentaient les estampes affichées au dehors. Ce n'étaient pas de simples mortels qui allaient défi-

ler, mais des géants, des colosses, des héros fabuleux, dépassant toutes les proportions de l'espèce humaine.

II. LES LUTTEURS JAPONAIS.

(Suite.)

A la fin, un obséquieux personnage, de très petite taille, costumé avec recherche, remplissant les fonctions de régisseur, s'installa au milieu de l'arène d'où il débita d'une voix cadencée le programme de la représentation, la nomenclature et les titres des deux troupes rivales qui allaient entrer en lice, ainsi que l'état des paris engagés. Puis le tambour se fit entendre pour annoncer la parade. Les lutteurs s'avancèrent à la file, les bras pendants, la tête haute, dominant de toute leur stature les spectateurs accroupis sur les degrés du parterre; un sourd murmure d'admiration accompagna leur marche triomphale. Le fait est que les athlètes japonais suivent un régime hygiénique dont les résultats n'ont pas été obtenus par les éleveurs britanniques eux-mêmes.

Après la parade, les lutteurs se divisèrent en deux camps, ôtèrent leurs tabliers sur lesquels ils s'accroupirent à droite et à gauche de l'arène exhaussée d'un demi-mètre au-dessus de la base de l'amphithéâtre.

III. LES LUTTEURS JAPONAIS.

(Suite.)

Les quatre juges du camp se postèrent à proximité d'un des pilotis de l'arène, puis le régisseur, armé d'un éventail à longs cordons de soie, proclama avec emphase les titres des deux illustres champions qui allaient ouvrir la lutte. Notre paire de héros commença par se toiser; mais c'était une simple reconnaissance, car chacun retourna se donner de l'air, piétiner le terrain, boire une gorgée et répandre du sel sur le sol pour conjurer les sorts. Cette scène se renou-

vela plusieurs fois. Ils prirent enfin leur première position et passèrent à la seconde, avec la même fixité apparente du regard. Peu à peu le corps se souleva, les avant-bras se tendirent, et les doigts, jusqu'alors crochus, s'allongèrent à l'encontre de l'adversaire. L'attaque eut lieu simultanément. Les mains repoussèrent les mains sans jamais se laisser prendre. Le jury s'empressa de certifier que les deux lutteurs étaient d'égale force, et ils allèrent se promener.

Tel fut le résultat, telle est l'exacte relation de la joute athlétique dont un voyageur eut l'avantage d'être témoin au Japon.

(Aimé HUMBERT.)

IV. LA GÉOGRAPHIE AU MOYEN AGE.

Dans les premiers siècles du moyen âge, les ténèbres obscurcissent la Géographie comme les autres sciences, et les hommes s'imaginèrent de nouveau, ainsi qu'au temps d'Homère, que la terre était une surface plane, dont la Méditerranée formait le centre.

Cependant, les Arabes conservaient le dépôt de la science grecque, traduisaient Ptolémée, et, par leurs conquêtes et leur propagande, ils apprenaient à mieux connaître l'Asie orientale et l'Afrique.

Les Croisades initièrent les Européens à la science des Arabes, et renouèrent la chaîne des connaissances, brisée depuis l'invasion des barbares, pendant que le commerce maritime ramenait à des notions plus exactes sur le bassin de la mer Méditerranée.

Des voyageurs et des négociants visitèrent l'Asie : Ascelin, en 1245, et Rubruquis, en 1253, la Tartarie; le Vénitien Marco-Polo, de 1271 à 1295, la Chine ou empire du Cathay, le Japon, et les îles de la Sonde.

Au nord, les Norwégiens, sur leurs barques légères, s'étaient de bonne heure aventurés sur l'océan Atlantique; pendant que quelques-unes de leurs bandes,

sous le nom de Normands, pillaient les côtes de l'Europe, d'autres exploraient la mer Baltique et la mer Blanche, découvraient et colonisaient les îles Féroé, l'Islande (en 872), le Groënland, et s'avançaient même, au onzième siècle, sur le continent de l'Amérique, jusque sur une côte située vers la 49^e parallèle, et qu'ils nommèrent *Vinland*.

V. LA GÉOGRAPHIE AU MOYEN AGE.

(Suite.)

Toutefois ces dernières découvertes restèrent, jusqu'au seizième siècle, à peu près inconnues au reste de l'Europe.

Au sud, les Portugais, excités par l'infant don Henri, poussèrent leurs reconnaissances sur les côtes occidentales d'Afrique; dans la première moitié du quatorzième siècle, ils prirent possession des îles Açores, Madère, Canaries, etc., que les Dieppois et les Catalans avaient explorées avant eux.

Ils pénétrèrent dans le golfe de Guinée, franchirent l'Equateur, et détruisirent ainsi deux hypothèses de Ptolémée, lequel pensait que l'Afrique se prolongeait vers l'occident, et que la région équatoriale était inhabitable.

En 1486, Barthélemy Diaz doubla le cap méridional de l'Afrique, qu'il appela cap des Tourmentes; mais le roi de Portugal changea ce nom en celui de cap de Bonne-Espérance, persuadé qu'on avait enfin trouvé le passage aux Indes par le sud de l'Afrique; ce passage était l'objet des recherches des Portugais depuis 80 ans.

A peu près à la même époque, les deux Portugais Covilham et Payva s'étaient rendus par terre en Abyssinie jusqu'à la mer des Indes; leur relation confirma l'espérance du roi de Portugal, et l'ère des découvertes modernes allait s'ouvrir.

(E. LEVASSEUR.)

J.-O. C.

DIFFICULTÉS ORTHOGRAPHIQUES

La *raiponce* est une espèce de compagne dont les racines se mangent en salade.

Il donne des *réponses* courtes mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité. (BOSSUET.)

Raisonner est l'emploi de toute ma maison, Et le raisonnement en bannit la raison.

(MOLIÈRE.)

Un nombre infini d'oiseaux faisaient *résonner* ces locages de leurs doux chants.

(FÉNELON.)

Vous *ramiez* contre le fil de l'eau.

Le *ramier* se nourrit de glands, de faïnes, et même de fraises, dont il est très friand.

Si son *rang* la *distingueait*, elle était encore plus *distinguée* par son mérite.

(BOSSUET.)

Du *ranz* accoutumé les notes languissantes Rappelaient au bercail les vaches mugissantes.

(M.-J. CHÉNIER.)

Le commerce *rend* un pays florissant.

(ACADÉMIE.)

Cet ambassadeur a obtenu son *rappel*.

Tout ce qui *rappelle* l'homme à son origine le *rappelle* en même temps à sa fin.

(MASSILLON.)

La Providence est encore venue au secours des animaux en les couvrant de robes à poil *ras*, afin de les habiller à la légère.

(B. de SAINT-PIERRE.)

Près de certains côtes, il y a des *ras* de marée très violents (on écrit aussi *raz*).

Le *rat* habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain.

(BUFFON.)

On a fouillé jusqu'au *roc*, jusqu'au *roc* vif.

(ACADÉMIE.)

On ne *roque* qu'une fois à chaque partie.

On pouvait en rappeler la mémoire par ce qui s'appelait la procédure par *record*.

(MONTESQUIEU.)

Mon terme était échu; je voyais de loin arriver l'affreux *recors*, la plume fichée dans sa perruque.

(BEAUMARCHAIS.)

Il y aura de la différence entre les esprits d'un animal qui aura sa vigueur entière et ceux d'un animal déjà épuisé et *recru*.

(BOSSUET.)

Ce bois a *recrû* à vue d'œil.

Cette *recrue* continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire: Retirez-vous.

(BOSSUET.)

Le *recul* d'une seule pièce ferait couler tous ces vieux créneaux.

(CHATEAUBRIAND.)

L'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur *recule* les frontières.

(MASSILLON.)

Tels, dans leur flux rapide et leur bruyant *reflux*, Se balancent des mers les flots irrésolus...

(DELILE.)

La mer *reflue* rapidement.

J.-O. C.

PHRASES A CORRIGER.

1. M. M** est sans contredit l'un des meilleurs orateurs que nous ayons eu à Québec depuis la Confédération.

2. Elle était mère de quatorze enfants, cent dix-sept petits enfants, cent seize arrières petits enfants, etc...

3. La paix ne fut pas plutôt rétablie, que l'attention publique se reporta sur l'administration intérieure.

4. Quelques autres conseils sur la longueur du devoir, les divisions à observer, la disposition, etc, pourront encore être ajoutés qui contribueront à mettre les élèves à même d'exécuter un travail convenable.

5. Quant au fonds même de la question, les fidèles n'ont guère besoin des

aveux du *protecteur* et des dénégations du *protégé* pour savoir à quoi s'en tenir.

6. Il ne nous appartient pas de juger les vénérables patrons des œuvres de ce journal, et ce n'est pas non plus dans ce but que nous avons pris le trouble de parler de leur participation à une œuvre manifestement désavouée par l'autorité religieuse du lieu...

7. Ni lui ni ses amis ne veulent faire des menaces, mais ils craignent que l'agitation contre la loi de 1885 sera finalement préjudiciable à ceux qui en ont été les auteurs.

8. Voilà tout ce que nous lisons sur le tombeau d'un des plus grands papes que l'Eglise ait eu.

9. En considérant attentivement sa physionomie sur laquelle le temps a mis une espèce de patine, on peut reconnaître, aux nombreuses et profondes empreintes qu'y ont buriné le travail intellectuel et le soucis des affaires, que le vieil échevin a mené une existence complètement exempte d'oisiveté.

10. Il faut lui souhaiter le succès, en tout cas, car il ne serait que juste qu'après trente-deux années de preuves irrécusables de dévouement, la ville pour laquelle il a tant travaillé lui donne une marque de reconnaissance.

11. Quelque soit leur culpabilité, quelque soient leurs crimes qu'ils ont commis, ou ne peut s'empêcher de les plaindre lorsqu'on a visité leurs triste demeure.

12. Le décor de l'autel et de la crèche a surpassé de beaucoup les années précédentes.

13. A l'archevêché, les visites se sont succédées sans interruption une partie de la journée.

14. Ces fêtes laissent dans l'âme un parfum qui l'embaume; un je ne sais quoi la fait rêver du ciel...

15. La vie toute entière du prêtre n'est-elle pas un acte de dévouement sublime?

16. Rome est encore la ville des an-

ciens jours malgré que la politique royale cherche à y introduire les merveilles du progrès moderne.

CORRECTIONS.

- 1nous ayons *eus*.....
- 2*petits-enfants* *arrière-petits-enfants*.....
- 3*plus tôt*.....
- 4, *et ces conseils* contribueront.....
- 5 Quant au *fond* même de la question.... (L'emploi de *ni* devant *des dénégations* nous paraîtrait préférable à *et*.)
- 6et ce n'est pas non plus dans ce but (on dirait mieux *dans cette intention*) que nous avons pris *la peine*.....
- 7*de menaces*;*ne soit* finalement.....
- 8que l'Eglise ait *eus*.
- 9 En considérant attentivement sa physionomie,qu'y ont *burinées*.....
- 10lui *donnât* une marque.....
11. *Quelle* que soit leur culpabilité, *quels* que soient les crimes.....
- 12 Le *décor*.....de beaucoup *celui* des années précédentes.
- 13*se sont succédé*.....
- 14*qui* la fait rêver *au* ciel.
15. *La vie* tout entière.....
- 16, *bien* que la politique royale....

J.-O. C.

ARITHMÉTIQUE.

COURS ÉLÉMENTAIRE.

I. Combien de verges y a-t-il dans 24 pièces de coton, si chaque pièce contient 42 verges ?

Réponse : 1008 verges.

Solution :

$$24 \times 42 = 1008 \text{ verges.}$$

II. Combien pèseront 74 minots d'avoine, si 1 minot pèse 32 livres ?

Réponse : 2,368 livres.

Solution :

$$74 \times 32 = 2,368 \text{ livres.}$$

III. Si une once d'or vaut \$16, combien vaudront 132 onces ?

Réponse : 2,112 piastres.

Solution :

$$16 \times 132 = 2,112 \text{ piastres.}$$

IV. Un ouvrier gagne \$45 par mois, et ses dépenses se montent à \$476 par année. Combien met-il de côté en 12 mois ?

Réponse : \$64.

Solution :

$55 \times 12 = 540$ piastres, ce que l'ouvrier gagne dans une année ;

$540 - 476 = 64$ piastres, ce qu'il économise dans le même temps.

V. Un homme a acheté une propriété ; il a donné \$1,275 comptant, puis il paye annuellement \$250 pendant 7 ans : à combien cette propriété lui reviendra-t-elle ?

Réponse : \$3,025.

Solution :

$\$250 \times 7 = \$1,750$, somme des paiements annuels ;

$\$1,275 + \$1,750 = \$3,025$, coût de la propriété.

VI. Un cultivateur a récolté 2,420 minots d'avoine sur 36 arpents de terre : on demande ce qu'a produit chaque arpent.

Réponse : 70 minots.

Solution :

$$2,520 \div 36 = 70 \text{ minots.}$$

VII. Un cultivateur achète 28 arpents de terre à \$36, et 35 arpents à \$27 l'arpent : à combien lui revient l'arpent en moyenne ?

Réponse : \$31.

Solution :

$$28 \text{ arp. à } \$36 = 36 \times 28 = \$1,008 ;$$

$$35 \text{ arp. à } \$28 = 28 \times 35 = \$945 ;$$

$28 \text{ arp.} + 35 \text{ arp.} = 63 \text{ arpents} = \text{l'étendue de terrain achetée ;}$

$\$1,008 + \$945 = \$1,953 = \text{la somme déboursée ;}$

D'où $\$1,953 \div 63 = \$31 = \text{le prix de l'arpent en moyenne.}$

VIII. 52 femmes et 39 hommes font un voyage de plaisir ; les dépenses, qui sont de \$3 par tête, sont soldées par les hommes : combien chaque homme doit-il payer ?

Réponse : \$7.

Solution :

$\$3 \times 52 = \$156 = \text{les dépenses des femmes ;}$

$\$3 \times 39 = \$117 = \text{celles des hommes ;}$

$\$156 + \$117 = \$273 = \text{la dépenses totale :}$
D'où $\$273 \div 39 = \7 , ce que chaque homme doit payer.

J.-O. C.

TRIBUNE LIBRE.

Necessity and importance of acquiring correct English pronunciation. (*)

The subject of this paper is, the necessity and importance of acquiring correct English pronunciation. Some may claim the present period of this century to be the golden age of our literature, it may be so in fact ; but, at the same time, is it not a little humiliating to admit, that it may also be the iron or leaden age of the melody and harmony that should freely flow from the expression of that literature, in the correct enunciation of its sounds ? This admission may seem startling and evoke adverse criticism, but can it be denied ? Be it understood we maintain, that there are very many honorable exceptions to the above : there

(*) Read before the French Teachers' Association of Montreal, January 24 th, 1889.

are ladies and gentlemen whose oratory and conversation add lustre and grace to the mellifluous beauties of our language; but there are also, in this fast living age, with its push and bustle, and to use a newly coined word, with its go-ahead-it-ive-ness, its abbreviation and slang, there are a great number, who mutilate and desecrate the noblest charms of the English tongue. This glaring defect is not confined, as one might well imagine, to races whose mother tongue is not ours, but, it is sadly disseminated among the English speaking people themselves. Even in the great home of liberty across the border, that land of material interests second to none, there, where the English language should attain the most sublime degree of its purity, because it is the one universally spoken, we find, particularly in the Eastern and Western States, a corrupt and detestable pronunciation. Here, in our own country, although we omit the twang, it is not an unusual thing to find learned men, even public speakers guilty of grievous faults in accentuation and modulation. This applies to English speakers only, no allusion is made to French Canadians, who when given the opportunity, come nobly to the front the honored peers of their English speaking fellow cityens in majestic eloquence. And the best proof of this assertion is that in this hall to-day there are learned gentlemen, who reflect credit on our language by their graceful diction and fluency. I respectfully allude to the genial President and Vice-president of this association. To the honor of the French Canadians be it asked: Who can outrival the silver-tongued Hon. Wilfrid Laurier?

Let us now for a moment listen to the English tongue, in the land of its origin, "Merrie England," where first the child's glad spirit loves its country and its God. Let us hear it as we generally do in this country, from the lips of the

natives of the different shires, and what do we find in several instances? an almost utter absence of anything comprehensible; their method of speech bears little or no resemblance to pure English. Again this assertion though applicable to a lamentable degree, has many redeeming qualities, for, many Englishmen of to-day stand as high on the rounds of literary fame as any of their predecessors, or as any of the literary men of the nations: notably among them is the world renowned Cardinal Newman. Now, will be advanced a point that may seem strange enough to be almost a paradox to many of this learned audience; and this is the generally undisputed fact that notwithstanding the vulgarisms of the uneducated Irish, the best and purest English spoken in the world is in the city of Dublin, Ireland. How surprising to see a people, who have to a great extent nearly forgotten their mother tongue, in which there is more literature extant to-day than what has descended to us from ancient Greece; in which there is more manuscript in certain universities of Europe than that of any other language! How strange and significant, I repeat, and I might also add exceptional, to see this people becoming the most proficient in the eloquent use of another language, and at the same time preserving their nationality and their faith! Still it is true, and, with the eloquence of Irishmen no doubt many of you are familiar. You also know that the classical works from the pen of Lord Dufferin are used in some of our Canadian universities.

Perhaps it would be opportune to consider the causes that have, and still are corrupting and vitiating English pronunciation; as well as to try and devise some means of effecting a radical and permanent reformation. This is a subject in which English teachers should be very much interested, and particularly those

among us, who have to instruct French Canadian boys, who *must* be *thoroughly* impressed with the idea of the necessity of acquiring distinct pronunciation in youth, and shown the importance and grandeur of our language when properly spoken. The only great and deplorable cause to which we must in our opinion impute the regrettable defects in the pronunciation of our language is, in too many instances, the neglect of teachers to inculcate in the very beginning the true principles of articulation, modulation and emphasis. If a bad pronunciation is obtained in early days, it is only with extreme difficulty that it can be corrected in after life, because business occupations monopolize most men's time and frequently render them very indifferent in matters of this kind. This we know from experience of boyhood, as well as we are to-day aware that learning to read well is the most difficult of human attainments. In fact the number, who read perfectly well in any intelligent community is rather limited.

The true merit of language is richness in words, abundance of forms, richness of inflections; power of easily forming varieties of euphony, smoothness, softness, melody, strength, expressiveness, clearness; whichever contains the most of these is nearest perfection. English is profuse in words, but poor in inflections: it is euphonious in sound and accent, strong and expressive, but not very smooth or clear. Consequently, as it lacks in smoothness, inflection and perspicuity, we *must labor* to give it the full benefit of its sound accent. Every teacher, in order to succeed in elementary elocution, should know perfectly well the rules of emphasis, of inflection and modulation of the voice: and if at any time a point arises of which we are in doubt, we must consult authority, such authority as *Webster*, or the custom of the most correct and elegant speakers; and,

we must *positively keep abreast* of the times, for every word we utter is noted by our scholars. It is not an unusual thing to hear scholars disputing on matters of this kind, and some among them maintain their points by the proof of "*The teacher said so.*" Every teacher should give the class an idea of reading, and pronouncing the words of a passage well by reading it himself, for children learn language by hearing it spoken; and in classes where the language is not the mother tongue of the learners, especially when it is difficult, the teacher should give the substance in familiar words; this generally awakens an interest, and when once understood, let it be read in proper language.

Reading lessons can in *this way* be made a means of conveying more information than they generally do. But, it is said the difficulty is with beginners, let us humbly suggest a few points in a friendly spirit. We are all engaged in a common cause, and all our efforts should be for the common good. In every branch we teach, our method of a few years experience, after arousing the attention and getting the faculties of the mind occupied, is where difficulties present themselves to the learner to diminish, and shorten rather than remove them; by slight hints and questions, we set him thinking, and thus gradually lead him to overcome them himself. Beginners should be taught first the name sounds, then the true sounds of vowels: for instance *a*, its name sound as in *fate, ale, name, save, mate* etc., then the second or true sound as in *mat, can, plan* and so on. The pupil should be taught to call the true sound of *a* as in *man à* and not *â*.—This principle applied to all vowel sounds, together with similar exercises on consonants, will much improve the process of spelling and distinct enunciation. Another thing must be borne in mind, that the name of a letter be not

mistaken for its sound : as an instance, *c* has sometimes the initial sound of *kay* and sometimes the initial sound of *see*, but never the name sound *see*. Then, the class should have a brief daily practice in the short sound of vowels in union with each consonant successively : the very difficult vowel sounds in English are the delicate sound of *a* in *branch*, *fast* and the like : it is a kind of intermediate between *a* in *far* and *a* in *plan* or *man* ; other difficult ones are *e* in *fertile*, *fervent*, *fern*, *term* ; *u* in *tune*, *i* in *virtue*, *bird*, *birth*, *birch*. In our experience teaching French Canadian boys, we find they have particular difficulty with the *th*, as in *with*, *width*, *three*, *threw*, *third*, and so on ; they have trouble also with the second person of the present tense, especially when there is abbreviation, and they are disposed to omit the final *s* in the third person of the same tense of verbs, as well as the final *d* in the perfect participle, sometimes *t* of compound tenses. We should all make a united effort in every class to effectually reform these grievous defects or habits. *However difficult correct pronunciation may be, it can be learned* by short daily exercises from a teacher, who understands the principles, and from a good dictionary, which scholars should be induced to consult on every occasion, when once they have acquired a proper knowledge of the use of marks that indicate the true sounds of letters. Care should be taken in the selection of a dictionary : besides scholars should be made acquainted, by the use of some short standard work on elocution, with the general rules of accent for words of a different number of syllables, where certain stress is to be laid upon particular syllables ; they should be thus shown that the tendency of our language is to accent the root, and at all times they should be guarded against vulgarity, pedantry and affectation.

In English there is a double pronun-

ation, one cursory and colloquial, the other regular and solemn : now, it is by this peculiar method of pronunciation and accent that we easily discern to what country a man belongs, and sometimes we can even tell the very town or village from which he hails ; this should be otherwise ; a language such as the English, among English speaking races, when properly spoken should be universally the same, exception being made of those for whom this tongue is not the vernacular. I repeat it should be universally the same ; and the duty of every true teacher is to labor zealously to make it so. It was the famous Dr. Johnson who said that pronunciation is just when every letter has its proper sound, and every syllable its proper accent or quality ; and, this great scholar differed with such eminent men as Welsh and Sheridan, whom Webster prefers, regarding the manner of acquiring correct pronunciation. He wished to have it learned by ear without marks. They maintained it was better to learn it by marks. Were it by ear what would be the consequence at the present time ? We daily hear *ty'ranny* for *tyr'anny* ; *co'incidence* for *ad'miral* ; *sin'ecure* for *si'ne'cure* ; *al'ley* for *alley* ; these and the like occasionally from the lips of learned men speaking in public. Were they proper nouns, it might be excusable as it matters not so much if we mistake *Pen'elope* for *Pen'elo'pe*. But here, friends of education, this evil exists, it is our duty as teachers to eradicate it. If we ourselves are guilty the remedy is in our own hands, let us put it into efficacy, for we are looked up to as the models of good, graceful and perfect address. It is reasonable to suppose, that if all persons about a child enunciated distinctly, and pronounced correctly, teachers would find little need for rules, but as this is not the case, if we have at heart the elevation of the purity and melody

of our language, we *must insist* on a *rigid adherence* to the principles of those marks and accents. In other matters we may teach the subject rather than the book, in this it is different: although the success of our efforts may appear slow, we *must still be energetic*, and at the same time have sympathy for the feelings of the children. Indeed, the art of pronunciation is a difficult one: how many varieties of sounds; how many letters each representing several sounds, and combinations of sounds, must be made familiar to the eye; and *must also be made* the representative of sounds to the understanding as significant of ideas? But let us not be discouraged; all real progress is by the law of nature slow: some *may appear* dull. Some minds *may be* like Norwegian pines tardy in growth, but striking then roots deep. Our duty is to awaken a sense of duty in our scholars: Let us hope success may crown our efforts, while we hope all labor is light, and hopefulness is contagious. Pupils catch ardor from our hope, and even the most indifferent amongst them will after weary waiting, and deferring be beneficially impressed by the earnestness of our efforts: and, we may be assured that the bright and the dull children of to-day will to-morrow bless us and revive our memory, for the interest we manifested in their regard, while they fill with credit to us and honor to themselves the noblest ranks in every walk of life.

P. J. LEITCH.

L'Histoire (1).

Dieu nous l'a donné, et il la conserve afin de manifester aux hommes son admirable puissance et son soin perpétuel des choses humaines.

LUIS CABRERA DE CORBORA

M. le Président, Messieurs,—

Ces paroles du fameux historien espagnol, chroniqueur du règne de Philippe

(1) Conférence devant l'Association des instituteurs de la circonscription de l'École Normale Jacques-Cartier (Montréal), 25 janvier dernier.

II, sont interprétées en sens divers par les auteurs modernes, selon leurs croyances et leurs écoles; il y en a même qui nient à cet historiographe chrétien et véridique la gloire de les avoir prononcées le premier, pour les faire sortir des lèvres d'un illustre orateur, Bossuet. Pour rectifier une telle faute chronologique, il suffit de vous dire que l'historien de Philippe II est mort en 1589, tandis que l'aigle de Meaux naquit seulement 38 ans plus tard, c'est-à-dire en 1627.

Après avoir payé cette dette de justice à un compatriote inconnu au Canada, où la littérature espagnole est presque un mystère, permettez-moi de faire quelques remarques sur l'histoire, sujet si vaste qu'en l'étudiant on trouve toujours quelque chose de nouveau, sans crainte d'empiéter sur le domaine d'autrui.

Comme son nom grec l'indique, l'histoire, dans son origine, était une simple narration des choses vues ou entendues, afin de satisfaire la curiosité naturelle des hommes. C'est ainsi que Thucydide raconte une longue période de discordes civiles parmi les Hellènes, comme il convient à celui qui en a souffert les gloires et l'ostracisme; — que Tacite nous a transmis ses descriptions de la Rome des Césars, telle qu'il la voyait; — que Polybe, par ses écrits, mit les Grecs à même de vaincre les Romains, comme quelqu'un qui avait aussi aidé à la destruction de Carthage. D'autre part, il faut être aveugle pour ne pas reconnaître dans la vigueur et l'élégance des *Commentaires* la plume de l'illustre conquérant des Gaules.

Jusqu'au commencement du moyen âge, — c'est-à-dire vers la fin du V^m siècle, — l'histoire continua d'être, comme au temps des Hellènes, un simple récit des choses telles qu'on les voyait; et selon que le narrateur était prêtre, guerrier ou simplement spectateur, tel ou tel ordre de faits prédominait dans des relations ou l'on mêlait capricieusement les tri-

omphes et les défaites, les prodiges et les miracles, le naturel et le surnaturel. Personne ne regardait alors l'histoire comme un art ou une science.

Il est vrai que S. Augustin, dans son admirable ouvrage *De Civitate Dei*, qu'on pourrait surnommer la première encyclopédie chrétienne, avait déjà formulé un principe fondamental, qui ouvrait à l'art historique les portes de la science, en désignant la divine Providence comme une loi essentielle de tous les faits, sans entraver la volonté humaine, et en exposant, d'après ce principe, la décadence, déjà apparente, de la Rome païenne. La semence jetée en terre par S. Augustin ne devait fructifier que beaucoup plus tard ; la race même des Docteurs et des Pères de l'Eglise, après avoir développé les principaux dogmes évangéliques et élevé le grand monument du christianisme disparut, et les arts et les sciences revinrent à leur enfance.

Comme au temps des Césars, deux camps se disputent encore la suprématie de l'histoire ; deux formules diverses sont employées par l'historiographe : l'une est celle établie par Pyrrhon et Lucien ; l'autre est l'œuvre de S. Augustin. Il y a aujourd'hui, comme alors, ceux qui veulent la vérité extérieure, contingente et particulière ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, essaient de découvrir dans la chaîne des événements, des lois intimes, latentes et supérieures. Mais soit qu'on raconte les faits seuls, soit qu'on essaye d'approfondir l'esprit qui les engendre, l'histoire contemporaine diffère de l'ancienne par une plus grande somme de détails et une plus grande exactitude.

On ne peut pas douter qu'à chaque époque l'idée sociale prédominant alors dans le genre humain ait exercé son influence sur l'histoire, et lui ait tracé des bornes. Voilà pourquoi les récits de nos ancêtres, portés au surnaturel et au mystique, occupés à fonder des mo-

nastères et à combattre les infidèles, admirant les exploits des pieux chevaliers et les vertus des zélés serviteurs du Christ, ne pouvaient nous transmettre d'autres narrations que celles qui remplissent presque entièrement l'histoire du moyen âge : c'est-à-dire, que les récits des anciens, aussi bien que les chroniques plus modernes de nos aïeux, étaient simplement une biographie non interrompue des princes, des empereurs ou des papes.

Dans ce siècle de libre examen, où l'on reconnaît que la philosophie a pour origine la conscience de l'homme, et que les lois ouvrent partout le chemin à la personnalité humaine, il est naturel que celle-ci occupe la première place dans l'histoire. Lisez celle d'un pays quelconque, de n'importe quel chef suprême d'Etat, et vous verrez que par un accord unanime, parfois même inconscient, les auteurs paraissent avoir eu pour but de préparer l'humanité et de la guider vers des destinées supérieures dans la société et dans la famille.

La Grèce et la Rome polythéistes avaient un seul acteur comme base de leur histoire ; la société militante qui succéda aux aigles romaines fut aussi le premier acteur des chroniques du moyen âge. Plus tard, le monarque — roi, empereur ou pape — possédant le pouvoir spirituel et temporel, concentra en lui-même toute la puissance et les attributs de l'Etat, et éloigna peu à peu du premier rang les divers personnages qui avaient surgi pendant la confusion des siècles primitifs du christianisme, au point de convertir l'histoire en monologue aride et trop uniforme. Cet état de choses dura jusqu'aux événements de 1789. Avant cette époque, quelques écrivains, tels que Lope de Vega et Bossuet, avaient déjà apostrophé les princes, brisant ainsi cette unité de la personne aussi stérile pour l'histoire que pour la politique.

mais ces quelques voix isolées passèrent inaperçues parmi les flots des biographies adulatrices qui faisaient alors fureur en littérature. Je ne veux pas dire que, durant les trois grandes périodes rapidement examinées, l'humanité n'eût d'autre vie que celle décrite par les auteurs de l'époque ; je veux dire que cette vie était obscure, oubliée, inconnue pour le peuple et plus encore pour ses historio-graphes : la patrie, l'Église et le prince étaient alors des astres tellement lumineux qu'ils rendaient invisibles les faibles lueurs des planètes secondaires.

Mais depuis la fin du siècle dernier, nous apercevons un grand changement : on veut que le but social soit confié à la majorité des volontés partielles, considérée comme volonté générale ; et ce principe qui depuis cette époque dirige la politique, s'est aussi infiltré dans l'histoire. C'est pourquoi dans les narrations historiques de notre époque, deux acteurs principaux se présentent à nos regards : l'être humain et l'État. Car à côté du principe social, payen ou chrétien, profane ou théocratique, et des institutions monarchiques ou républicaines dans lesquelles il a pénétré, il faut mettre aussi la personnalité humaine, afin que du dialogue perpétuel de ces deux acteurs nécessaires, on puisse déduire la vie de chaque siècle sur la terre.

Périssable et transitoire seulement dans sa composition physique, l'homme vit entre deux immortalités : celle des pensées et des faits des générations antérieures, et celle de l'essence de son être dans une vie future. Donc, il n'est pas seulement nécessaire, mais juste qu'il jouisse de la vue de l'humanité dans les temps passés, qu'il apprenne par l'histoire comment étaient avant lui l'homme et la société civile du temps, et qu'il réunisse, quoique jeune l'expérience et le savoir chèrement accumulés par tous les voyageurs qui l'ont précédé sur la terre.

Les romans des chevaliers errants étaient propres aux générations conquérantes qui doublèrent les caps de l'Afrique et du nouveau monde, Christophe Colomb, Magellan, Bartolomé Diaz, Jacques Cartier, ces fondateurs de nouveaux empire dans les Indes et l'Amérique. On comprend aussi que durant la première moitié de notre siècle, dans une société troublée par les passions qu'avait soulevées le philosophe, le roman fut très en vogue ; car ce genre de soi-disant littérature peint et flatte ces passions, quand il ne les réveille pas. De tels écrits ont servi à occuper les longues oisivetés de milliers d'individus inquiets et turbulents, qui n'avaient aucun moyen d'influencer les destinées du genre humain. Mais les temps changent rapidement : les vieux et les jeunes, au moyen du journal, du livre ou de la brochure, suivent avec attention le cours tranquille ou impétueux des courants sociaux ; d'autres par la plume ou la parole, aident à la solution des problèmes contemporains ; même les plus passifs contribuent par leur vote, par un simple abonnement à tel journal ou revue, au mouvement politique, industriel ou scientifique. Voilà comment se forme ce qu'on appelle l'opinion publique, qui engendre les événements, détruit ou forme les ministères et contribue aujourd'hui à démembrement les nations ou à étendre leurs confins : en un mot, la littérature historique, triomphe social de notre époque, a placé en second lieu les fables des anciens, les chroniques du moyen âge, et les romans fantasques de nos jours. Et cependant, l'humanité n'est pas encore satisfaite : elle désire des connaissances plus profondes que celles qui suffisent à la vie transitoire ; elle porte ses regards plus haut ; elle remonte jusqu'aux sciences spéculatives. L'homme, non satisfait de connaître l'individu et la société du passé, veut pénétrer les lois qui gouvernent constamment l'humanité et la font marcher vers un but occulte et mystérieux.

Telle est l'origine de la philosophie de l'histoire, initiée par S. Augustin, continuée beaucoup plus tard par Cabrera de Cordoba, Bossuet et Giovanni Botero, et amplifiée de nos jours par Antonio Vera, Schlegel, Sanz del Rio, Herder, et autres : les uns suivant toujours les traces du grand S. Augustin; les autres, prenant une direction opposée, se font les disciples rampants et redoutables de Pyrrhon. On voit, comme toujours dans l'histoire de l'humanité, deux principes divers, deux courants opposés; d'un côté la vérité et la lumière, de l'autre l'erreur et les ténèbres.

Quel est donc, Messieurs, le grand abîme qui sépare ces deux écoles? quel est le gouffre béant qui divise ces deux camps? C'est la doctrine du libre-vouloir opposée à celle du destin; les paroles du chrétien: "Que votre volonté soit faite," en réponse au langage de l'infidèle: "C'était écrit;" c'est, enfin, le fatalisme. Le fatalisme, qui domine dans beaucoup d'ouvrages historiques, peut seulement être approfondi par la philosophie de l'histoire; et cependant, son influence est si subtile et si pernicieuse, qu'il est bon d'en dire quelques mots, même dans ces légères considérations. Il est inutile de chercher le fatalisme dans la doctrine de Cabrera de Cordoba et autres philosophes catholiques qui disent, avec S. Augustin, que le Dieu du Calvaire peut prévoir et changer les intentions des hommes, sans entraver leur libre volonté; car il y a une grande différence entre priver quelqu'un de sa liberté et savoir d'avance l'usage qu'il en fera. Le fatalisme est peut-être plus facile à trouver dans les opinions adoptées par Botero, Herder, Montesquieu et plus récemment Buchez et Le Comte, selon lesquels "la divine Providence exerce son influence sur l'humanité par l'entremise de la nature, esclave toujours de lois immuables."

Mais l'expérience nous fait voir cha-

que jour, à tout instant, que la nature est impuissante, par elle-même, à dominer l'esprit; et les obstacles qu'elle place devant l'homme ne servent qu'à exercer, à développer constamment son énergie; et la nature, tôt ou tard, est vaincue et humiliée. Dans tous les climats, sous toutes les conditions physiques, l'homme prouve évidemment, quand il le veut, que Dieu l'a fait souverain maître des forces inertes de la création, et qu'il n'y a pas de puissance matérielle capable de le dominer constamment. L'expérience et l'histoire nous font voir également l'unité essentielle de l'esprit humain, moyennant laquelle les lois de la Providence se manifestent sans solution de continuité. Cette unité ou identité de l'esprit humain et la liberté individuelle de chacun sont des faits évidents; et une seule volonté partielle n'est pas suffisante pour faire dévier le cours naturel des événements.

Si la vérité, la beauté, la conscience du droit peuvent résider dans des individus privilégiés intellectuellement, l'histoire, au contraire, ne peut se réaliser sans le concours de tous les êtres, grands ou petits, bons ou méchants, passés ou présents; le secret de cette somme immense, de cette résultante de forces hétérogènes et inégales, Dieu seul est capable de le connaître et de le conduire à bonne fin. Et pour cela, tandis que chaque homme est responsable de ses propres actions, comme être libre, il ne l'est pas des faits de l'humanité, des résultats produits par l'effort combiné de tous les hommes. Pour les juger, il faut remonter au principe supérieur qui les dirige, et qui pour être juste doit être libre et sans entraves, et résider, non dans la chose, mais dans la personne, car la personne seule est capable de liberté. Le principe divin dans l'histoire ainsi établi, comment pourrait-on admettre le fatalisme auquel conduit la phrase de Herder: "Dieu est la nature," et les mots de Hegel: "Dieu est dans l'histoire, et l'histoire en Dieu"?

Voilà pourquoi la question la plus importante, non seulement de la philosophie de l'histoire, mais aussi de l'histoire en général, est la même qui a divisé en deux courants opposés la philosophie contemporaine. c'est-à-dire, l'unité ou dualité de principe et de substance, le panthéisme ou le déisme, tel que ce dernier mot est entendu par les religions positivistes. Et il est évident que tout matérialisme fait disparaître la liberté, et, conséquemment, les progrès, la raison et toutes les lois de la vie morale; que le moderne positivisme n'est qu'un matérialisme inconséquent et un athéisme déguisé; enfin, que cette thèse du fatalisme est aussi hostile à la philosophie qu'à l'histoire. Ce que l'histoire révèle à chaque instant, c'est l'existence d'un Être suprême, s'occupant perpétuellement des choses humaines; Être qui emploie l'individu comme levier de l'univers, et qui grave dans l'humanité ce désir ardent qui nous pousse vers une vie éternelle et une couronne immarcessible. Seuls, les matérialistes les plus aveugles peuvent nier que cette doctrine soit la seule conforme à la raison, à l'idée de l'humanité et au cours général de l'histoire.

Je ne terminerai pas, Messieurs, sans résumer les affirmations consolantes qui découlent de ces lignes mal tracées, puisque mes paroles, dans leur course rapide, ont parfois glissé entre deux rivages obscurs et douteux. Dieu lui-même dirige l'humanité dans l'histoire: les religions, comme les idiomes de tous les peuples, proclament hautement cette vérité. Sous la personnalité de Dieu, existe celle de l'homme, image imparfaite et multiple d'un Être parfait et unique; et la mission de cet être imparfait consiste à découvrir par la comparaison du réel à l'idéal, de l'homme à son Créateur, cette perfectibilité qui le rend digne de prendre place, au delà du tombeau, parmi les élus de son adorable Maître.

Il suffit de posséder la conviction que

l'espèce humaine est une, qu'il y a des lois supérieures qui gouvernent son activité et sa fin, pour que la science préside à l'histoire. Mais la sphère de la science n'est pas complète tant qu'elle n'embrasse pas l'individu et l'Etat; et il ne peut y avoir de science dans l'histoire qui nie la personnalité divine, confondant Dieu avec la nature, et faisant de la religion une spéculation rationaliste. L'histoire ne s'explique pas d'une manière satisfaisante sans la médiation de Dieu: non un dieu de volonté aveugle, fatale, incompatible avec la volonté des êtres subordonnés qu'il a créés à son image, mais un dieu infiniment bon, vrai, qui a donné à l'homme, comme gage de sa libre volonté, le pouvoir de choisir entre le bien et le mal, entre le gouffre et le paradis.

Permettez-moi donc, chers confrères, que je salue avec émotion la liberté dans l'histoire; la liberté, sans laquelle n'auraient pas leur raison d'être parmi les hommes le droit, la responsabilité, et cette justice éternelle qui a fait dire à S. Augustin ces admirables paroles: "Où il n'y a pas de justice, il n'y a pas de république;" — la liberté chrétienne, d'origine céleste, et qui dans ce bas monde coûte si cher, parce qu'elle est la plus enviable des conditions de l'être humain et le plus divin des germes déposés dans notre conscience.

R. DE LA CUEVA.

EXTRAIT

Des délibérations de la commission administrative du fonds de pension des fonctionnaires de l'enseignement primaire ().*

Séance du 3 janvier 1889.

Présents: L'hon. Gédéon Ouimet, président.

(*). C'est par erreur que cet Extrait se trouve ici: il devrait être dans la partie officielle.

Rév. E. I. Rexford, B. A.
L. P. Robins, L. L. D.
A. D. Lacroix.
Joseph Prémont.

Le secrétaire de la commission fait rapport qu'il a mis au compte du revenu les retenues de deux pour cent faites par le département de l'instruction publique, dans les derniers six mois de 1886, sur les subventions et les traitements des fonctionnaires de l'enseignement primaire, se montant à la somme de \$7,864.91, et ce rapport est approuvé.

La commission examine les rapports des inspecteurs d'écoles faits depuis la dernière séance, sur les fonctionnaires admis à leur pension et elle retranche la pension de Mary Boutin et suspend celle de Marie Tremblay.

La demande du professeur Frédéric André concernant la remise des retenues faites sur son traitement pendant qu'il enseignait sous contrôle, est renvoyée.

La pension de M. Candide Dufresne est retranchée pour une année pendant laquelle il a dirigé une institution subventionnée par le gouvernement.

M. Auguste Allaire ne peut obtenir la permission de payer une retenue de un pour cent sur son traitement des années antérieures à 1880 pour assurer une pension à sa femme.

Séance du 4 janvier 1889.

Présents, les mêmes.

La commission demande au surintendant de l'instruction publique d'accorder aux fonctionnaires de l'enseignement primaire des mémoires ou reconnaissances par écrit pour les montants mis au crédit de chacun d'eux dans les livres du département.

La commission approuve la méthode soumise par M. F. X. Couillard pour la tenue des livres du fonds de pensions et elle le remercie pour cet ouvrage et pour l'habileté qu'il y a mise.

Une somme additionnelle de cent piastres est accordée comme indemnité à M. F. X. Couillard, secrétaire de la commission, pour l'année fiscale courante.

Les demandes de pensions faites par les personnes suivantes sont adoptées :

P. J. Mullin, Mde P. Lemerise, Elisabeth Brûlé, veuve Louis Ethier, James McGregor, Solon Morrisson, L. F. Tardif, David Leahy, Joseph Archambault (du jour de la cessation du traitement), les héritiers de J. A. McLaughlin (pour six mois), veuve R. S. Martineau, veuve Abraham Dallaire, Mde Barthélemy Dagenais, Mary Ellen Lynch, Mde P. U. Marcoux, Mde Joseph Dalfond, veuve Auguste Lambert, Caroline Vallée, Charlotte Caroline Langlois, Etienne Fecteau, Clara Lefebvre, Philomène Berthiaume, Azeline Marsan (pour un an seulement), M. Jessé Lefebvre, Louise Dubois, Odile Boucher, Martha Crilly, veuve J. B. Bernatché, Hermine Leclerc, Philomène Rouest, Maria Bogue, Marie Roberge (pour un an seulement), Hedwidge Caron, Delia MacMartin, Demerise Pelletier, Emma Quintal, Arthémise Hudon, Vitaline Desormeaux, Aurore Dionne, Aurélie Gadbois, Henriette Chabot, Fidèle Gauthier, Mde Timothée Martel, Ozéline Devarences, Caroline Lanouette, Alma Fréjeau, Flore Catellier, Aurélie Laberge, Mde Ant. Landriau, Auguste Trépanier, Luce Girard, Célianire Tremblay, Elizabeth McGibbon.

Les demandes de pension faites par les personnes suivantes seront soumises aux inspecteurs d'écoles des districts où ces personnes demeurent, avant d'être accordées : Catherine Langevin, Joséphine Leclerc, Aurélie Roy et Octavie Dubé.

Les demandes de pension faites par les personnes suivantes sont rejetées :

Rose de Lima Matte, Julienne Pardis, Noémie Mercure, Alphonsine Demers, Julie Bellisle, épouse de Onésime Houle, Malvina Brassard, Julie Noël, M. Lsa Pelletier, Victoria Choquet.

Margaret Finn ayant demandé qu'on lui permette de payer la retenue sur son traitement pour l'école indépendante qu'elle a tenue à Montréal, pendant trois ans depuis 1880, cette demande est référé au surintendant de l'instruction publique qui peut seul l'accorder.

M. J. T. Dorais, professeur au pénitencier de St-Vincent de Paul, demande à la commission de maintenir l'évaluation de son traitement faite en 1882 s'élevant à sept cent cinquante piastres et de lui permettre de payer la retenue à l'avenir sur ce montant, et la commission décide qu'en conformité de l'art. 33 du chap. 27 de l'acte 49-50 Victoria, l'évaluation du traitement de M. Dorais ne peut excéder quatre cents piastres.

Certifié,

F. X. COUILLARD,
Secrétaire de la commission.

VARIÉTÉS.

Statistique intéressante.— L'Afrique, dit Mgr Fava, évêque de Grenoble, était, au commencement de ce dix-neuvième siècle, plongée dans un sommeil de mort, et ne possédait que des catholiques dispersés çà et là sur quelques-uns de ses rivages. Elle compte aujourd'hui :

Dix-sept préfectures apostoliques ;
Vingt et un vicariats apostoliques ;
Douze évêchés, y compris les huit sièges épiscopaux établis dans les deux possessions espagnoles et portugaises ;
Deux archevêchés.

L'Afrique septentrionale a 497,030 catholiques ;

L'Afrique occidentale, 1,026,950 ;

L'Afrique méridionale et orientale, 39,000 ;

Les fles de la mer des Indes, 296,940 ;

Les fles de l'océan Atlantique, 796,000 ;

En tout, 2,655,920 catholiques. Ce chiffre, vu le passé, est admirable ; mais, en réalité, il devrait nous arracher des lar-

mes, puisque la population totale de l'Afrique est estimée au chiffre de 206 millions.

Quelques grandes dates de l'histoire de France avant 1789.— Dans l'étude des événements historiques, il nous est moins utile d'accumuler en notre mémoire une multitude de dates, que d'y graver le souvenir des grands faits qui ont exercé le plus d'influence sur les développements de la nationalité française. Voici, par exemple, plusieurs dates qui ne sont plus à oublier :

Vers 510.—Soumission de toute la Gaule à Clovis.

732.—Bataille de Poitiers. Les Sarrasins refoulés.

800.—Charlemagne sacré empereur d'Occident.

804.—Paix définitive avec les Saxons : ils reconnaissent le roi franc pour suzerain.

1066.—Conquête de l'Angleterre par les Normands.

Vers 1080.—Etablissement des premières communes.

1099.—Prise de Jérusalem par les Croisés.

1214.—Bataille de Bouvines. (Victoire de Philippe-Auguste sur l'empereur Othon, etc.)

1302.—Convocation des premiers Etats généraux.

1409.—Jeanne d'Arc. Délivrance d'Orléans.

1598.—Edit de Nantes. Les réformés obtiennent l'exercice public de leur culte et tous les droits civils.

1648.—Traité de Westphalie. Réunion de l'Alsace à la France.

1775.—Réformes de Turgot.

1788.—Convocation des Etats généraux. (C.)

Les pêcheries de l'Ouest.— Les pêcheries du Nord-Ouest ne sauraient manquer de devenir un appoint considérable dans le

commerce. Il y a, dans la partie occidentale d'Ontario, dans Keewatin, Manitoba, Assiniboia, Alberta, des centaines, ou plutôt des milliers de rivières et de lacs peuplés de la plus riche variété de poissons : poisson blanc, saumon, truite, brochet, esturgeon, doré, perche, *barbue*, etc. La baie d'Hudson abonde aussi en hareng, saumon, etc. M. McQueen, inspecteur des pêcheries, dit dans son dernier rapport : " La quantité de poisson prise pour la consommation locale et l'exportation s'est élevée à 4,494,737 livres. Les sauvages seuls en ont consommé 1,000,000 de livres."

On exporte le poisson à Buffalo, Détroit, Saint-Paul, Minneapolis, Omaha, Chicago, Duluth, Kansas City, etc., etc.

Il en a été expédié, l'an dernier, 1,806,300 livres à Ontario par voie de Winnipeg et de Détroit. Ce que l'on peut prendre de poisson dans les lacs Winnipeg, Manitoba, des Bois, et les centaines d'autres, est incalculable. Il y a là évidemment une source de richesses qui ne demande qu'à être exploitée pour donner de larges bénéfices.

—Le rapport du ministre de l'Intérieur, qui vient d'être publié, nous donne le recensement des sauvages du Canada pour l'année 1888 :

Ontario.....	16,903	sauvages.
Québec.....	6,731	"
Nouv.-Brunswick.....	1,594	"
Nouv.-Ecosse.....	2,145	"
Ile du Prince-Edouard..	319	"
Manitoba, N.-Ouest.....	23,940	"
Colombie Anglaise.....	17,922	"

Durant l'année dernière, 6,127 enfants sauvages, ainsi repartis, ont fréquenté les écoles : Ontario, 1,974 ; Québec, 455 ; Nouvelle-Ecosse, 131 ; Nouveau-Brunswick, 91 ; Ile du Prince-Edouard, 23 ; Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest, 2,491 ; Colombie Anglaise, 512.

Notre population sauvage coûte au pays au delà de \$20 par tête par année.

Origine de quelques hommes célèbres.—Euripide était le fils d'une fruitière, —Démotène d'un forgeron, —Virgile d'un boulanger, —Horace d'un esclave affranchi, —Amiot d'un corroyeur, —Voiture d'un maltôtier, —Lamotte d'un chapelier, —Sixte-Quint d'un gardeur de porcs, —Fléchier d'un marchand de chandelles, —Massillon d'un tourneur, —Tamerlan d'un berger, —Quinault d'un coutelier, —Molière d'un tapissier, —J.-J. Rousseau d'un horloger, —J.-B. Rousseau d'un cordonnier, —Beaumarchais d'un maçon, —Shakespeare d'un boucher, —Thos. Moore d'un épicier.

—Un écrivain français, M. Félix Belly, a fait, il y a quelques mois, un relevé de ce qu'ont coûté ce qu'il appelait les *sept merveilles du monde moderne*.

Les sept merveilles étaient selon lui les sept travaux qui ont le plus renversé les barrières physiques du globe. Voici leurs noms avec l'élévation des dépenses :

Chemin de fer de Panama	60,000,000
Canal de Suez	500,000,000
Tunnel de Mont-Cenis	80,000,000
Tunnel de Saint-Gothard	230,000,000
Chemin de fer du Pacifique	600,000,000
Chemin de fer des Andes	150,000,000
Coupure de l'isthme américain	900,000,000
Francs, 2,520,000,000	

—Un statisticien français assure qu'un homme ordinaire arrivé à l'âge de cinquante ans, a dormi 6,000 jours, travaillé 6,500 jours, marché 800 jours, joué 4,000 jours, mangé 1,500 jours et qu'il a été malade 500 jours.

A cet âge-là, il a absorbé 17,000 livres de pain, 16,000 livres de viande, 4,600 livres de légumes, œufs et poisson, et bu 7,000 gallons de liquide.

Le cerveau excède en poids deux fois celui de tout autre animal. Le poids moyen du cerveau chez l'homme est de 3½ livres et, chez les femmes, il est de 2 livres et 11 onces.

Le plus grand crâne humain a une capacité de 114 ponce cubes.

Le poids moyen d'un squelette est d'environ quatorze livres. Il mesure aussi un pouce de moins que l'homme de son vivant.

En une heure, il passe mille onces de sang à travers les rognons.

Un homme respire environ cinq chopines d'air par minute, ou à peu près sept barriques par jour.

—Il y a aujourd'hui plus d'un million de Canadiens-Français aux Etats-Unis; 55,000 ont eu le droit de voter en novembre dernier. Ils sont également divisés entre l'Est et l'Ouest.

La Nouvelle-Angleterre compte 669,555 Canadiens-Français, dont 81,000 habitent le New-Hampshire, 90,000 le Massachusetts, 100,000 l'Etat de l'Est de New-York. Dans les Etats et territoires, à l'ouest de l'Ohio, on compte 560,000 Canadiens-Français. Dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, nos compatriotes vivent surtout de leur travail dans les manufactures. A Lowell, 15,000 des nôtres sont ainsi employés, et il y en a 13,600 à Fall River.

—Le directeur de la monnaie à Washington, il y a quelque temps, a soumis au Congrès son rapport sur "la production des métaux précieux aux Etats-Unis pendant l'année 1887." Il résulte de ce rapport que la production de l'or s'est élevée pendant l'année à 1,596,500 onces, représentant une valeur de \$33,000,000, et la production de l'argent a été de 41,269,240 onces d'une valeur commerciale d'environ \$40,450,000' ou d'une valeur monétaire de \$53,557,000. C'est la Californie qui a fourni le plus d'or, et c'est le Montana et le Colorado qui ont fourni le plus d'argent.

PENSÉES DIVERSES.

—"Bienheureux les doux, a dit Jésus-Christ; ils posséderont la terre." On se trompe quand on croit que la douceur

touche à la faiblesse. Ce sont les violents qui sont faibles; ils cèdent aux autres parce qu'ils ne se possèdent pas eux-mêmes.

—Dieu qui a donné la terre aux hommes, s'est donné lui-même à eux. La terre n'est que le marchepied de notre destinée, c'est Dieu qui en est le trône. Monter jusqu'à Dieu par le regard, s'y attacher par le cœur, s'y dévouer par le service, voilà tout ensemble le premier de nos droits et le plus grand de nos devoirs.

—L'esprit a ses devoirs comme le cœur, comme la conscience.

—Un homme qui monte change d'horizon; il est toujours plus grand ou plus petit que lui-même.

—En ce monde, nul ne peut rien tout seul, et il faut savoir accepter les défauts de ses amis.

—On a beau être sûr d'être deux, on aime à en avoir la preuve pour en avoir la consolation et l'encouragement.

—Le doute, qui est en tous les hommes un abîme profond, l'est bien davantage au cœur d'une femme. On ne renie jamais sa nature impunément, et la nature d'une femme est de croire, parce que sa vocation est d'aimer.

—Dire qu'une chose importante commence à soi, c'est prendre le néant pour point de départ, pour horizon et pour fin.

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

Le prix d'abonnement est **D'UN DOLLAR** ou de **DEUX DOLLARS** par an payables d'avance. Ceux qui paieront cette dernière somme recevront en prime un magnifique volume, relié en toile, des "Œuvres complètes de l'abbé H. R. Casgrain."

Nous espérons que, vu les sacrifices considérables que nous avons dû faire pour l'impression et la publication du présent journal, tous les instituteurs et institutrices se feront un devoir de nous expédier le plus tôt possible le prix de leur abonnement.

C. O. BEUCHEMIN & FILS, Editeurs-Propriétaires,

Nos 256 et 258, rue St-Paul, Montréal.